Plusieurs discussions méthodologiques, malheureusement dispersées çà et là au lieu d'être regroupées en tête de l'ouvrage, sont marquées au coin du bon sens, comme par ex. la critique courageuse, p. 118-119, de la méthode des trésors pour la détermination d'une chronologie, qui repose en fait sur un cercle vicieux, ou encore, p. 166-167, une mise en cause justifiée de l'empirisme dans le calcul du nombre des coins.

Face à toutes ces qualités, on ne peut que déplorer ce qu'il faut bien appeler un certain laxisme dans la forme. Les fautes typographiques sont nombreuses, y compris — et même surtout — en langue italienne. Les noms des auteurs modernes sont parfois déformés (le nôtre, par exemple, aux p. 165 et 199 ; celui de C.A. Hersh, qui devient Hersch aux p. 167 et 211). L'ordinateur dont s'est sans doute servi L. Pedroni paraît brouillé avec les chiffres romains, en ce sens qu'il oublie fréquemment une haste ; le deuxième siècle avant notre ère est souvent appelé « I a. C. » ; l'erreur devient amusante quand on lit par deux fois, p. 182, « tra I e I sec. ». Mais l'exemple le plus étonnant est fourni par les références au livre XXXIII de Pline l'Ancien, dont chacun sait qu'il traite des métaux précieux et du monnayage : jamais, de la p. 11 à la p. 223, qui est la dernière de l'ouvrage, ce malheureux livre XXXIII n'est appelé autrement que XXXII ; on se demande comment ces dizaines d'erreurs ont pu échapper à l'auteur et aux membres de son jury.

On dira en conclusion que le livre de L. Pedroni témoigne d'une vaste et solide érudition, d'une perception aiguë des problèmes monétaires et financiers, et d'une incontestable virtuosité dans le maniement et la réfutation des hypothèses. Il trace, de la crise des années 90 à 86 av. J.-C., un tableau cohérent et globalement vraisemblable. Mais cette belle construction, présentée sans soin suffisant, repose sur des bases fragiles : presque tout, finalement, reste à vérifier.

Hubert Zehnacker.

Latin tardif. Latin médiéval.

Paul Tourneur, avec la collaboration de Hubert Maraite, *Thesaurus Christiani Stabulensis* (Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Latinorum Series A-B Formae et Lemmata) : Tounhout, Brepols, 2006, xv-267 pages, 10 microfiches.

Un livre magnifique, in-4° carré, relié pleine toile rouge façon cuir, qui fait honneur à l'éditeur. Christian de Stavelot (all. Stablo), au xi^e^ siècle, a laissé un commentaire original (historiciste et rationaliste) de l'évangile de Matthieu. La *Patrologie* de Migne, 106, 1261-1520, reprenait l'édition princeps de Wimpfeling (Sélestat, 1514) ; ce *Thesaurus* est fondé sur la nouvelle édition de R. B. C. Huygens, pour le *Corpus Christianorum*, *Continuatio medievalis* (n° 224, 2008). Pour qui possède un lecteur de microfilms (concordance avec références), ce travail admirable répond à toutes les exigences, puisqu'il comprend cinq index : 1 lemmes et formes, 2 lemmes *a tergo*, 3 table des fréquences dans l'ordre décroissant (*quia* apparaît 1521 fois : au 8^e^ rang, *quod* manque, *quin* 2 fois), 4 index des formes et des lemmes, 5 formes *a tergo*, 6 lemmes grecs, 7 concordance sur 10 microfiches.

Si les références étaient données, au moins dans le premier index, l'utilité de ce bel instrument de travail serait plus grande : le nombre des occurrences ne suffit pas à notre bonheur. Où trouver les raretés signalées dans la précieuse introduction ? Le vieux-haut-allemand (écrit partout vieil- !) *ror* (all. *Rohr*) ? Où encore, les barbarismes — étonnants de ce moine si savant : *agricoli*, *arbitre* et *turbulentibus* ? Les néologismes *contemptatio*, *malelocutio*, *sigillatio*, *addextrare* ? Les formes

grecques altérées pour δαήμων et αἱματηρός ? Si Christian a bien traduit, comme on le pense parfois, le *Miracle de ste Euphémie*, ces bévues sont plutôt le fait de copistes, et la fidélité au manuscrit de Wissembourg ne s'impose pas toujours.

Personnellement, je ne vois pas bien ce qu'apporte le 4e index, puisqu'il reprend dans l'ordre alphabétique les occurrences du premier ; même un mauvais latiniste peut retrouver toutes les occurrences sous le lemme, malgré le parti pris fâcheux de rattacher aux verbes les participes adjectivés, tels que *sanctus* qu'on trouve sous *sancio*, non attesté. Je note aussi des répétitions curieuses : *abeo* 14 fois, p. 113 B cette forme n'est même pas attestée !) ; *passio* 8 fois, p. 177 D ; *pater* 7 fois, p. 177 D, et *patior* 13 fois ; *pono* 15 fois p. 181 D. Est-ce intentionnel ? Avec 106836 occurrences des 5205 lemmes, l'ordinateur a pu subir des défaillances ! Quelques bizarreries encore : *intellentiae* (= *intellegentiae*) p. VIII, n. 5 ; *sigillatio** (= lemme ?) p. X ; *achantum* (= *acanthus* ?) p. 3. Ce n'est pas bien grave, état donné l'énormité du matériel traité. Ce *Thesaurus* de Christian, moine de Stavelot, est le bienvenu.

Pierre FLOBERT.

E. KIHLMAN, *Expositiones sequentiarum. Medieval Sequence Commentaries and Prologues. Editions with Introductions* (Studia Latina Stockholmiensia, LIII) : Stockholm, Stockholm University, 2006, 356 pages.

Les historiens et les latinistes spécialistes du Moyen Âge connaissent bien le genre de la séquence : pièce liturgique, à l'origine trope de l'*alleluia*, la séquence devient un genre poétique très développé à l'époque médiévale avant que la réforme tridentine ne mette un terme à cette efflorescence dont subsistent, dans la liturgie romaine, des pièces aussi fameuses que le *Dies irae*, le *Paschali victimae laudes*, le *Veni Sancte Spiritus* ou le *Lauda Sion*. En revanche, le genre du commentaire de séquence constituait, à quelques rares travaux près, une *terra incognita* que la thèse d'Erika KIHLMAN aborde et défriche avec bonheur.

Dans une introduction générale courte mais dense, l'auteur explique qu'après son apparition au cours du XIIe siècle notamment avec Alain de Lille († 1203), le commentaire de séquence s'épanouit aux XIVe et XVe siècles dans le Saint Empire (sud de l'Allemagne actuelle et Autriche) avec une centaine de manuscrits actuellement repérés. Le plus souvent, ces commentaires sont introduits par des prologues ou *accessus* dit « C » ou bien de type aristotélicien selon la terminologie d'Alastair MINNIS. La diversité caractérise ces textes aussi bien dans leur mise en pages que dans leur contenu : il peut s'agir d'explications paraphrastiques de niveau élémentaire, de développements plus littéraires élucidant les métaphores ou encore, plus rarement, de commentaires d'une haute portée doctrinale.

Dès lors qu'un travail de synthèse était prématuré, Erika KIHLMAN a justement choisi de se concentrer sur une séquence, *Ad celebres rex* composée pour la fête de Saint Michel, ainsi que sur sept commentaires de cette séquence qui sont critiquement éditées dans la seconde partie de l'ouvrage. Sont également étudiés et édités quatre prologues de commentaires de séquences qui aident à comprendre la signification et la portée du genre lui-même. Pour chaque texte édité, l'auteur décrit le ou les témoins manuscrits, indique les principaux thèmes traités et résout les problèmes textuels. Trois types de textes sont à distinguer : les commentaires connus par un seul témoin, ceux édités d'après un seul manuscrit représentatif à l'exclusion des autres en cas de tradition manuscrit trop complexe, ceux édités

d'après la collation de plusieurs témoins. L'orthographe des manuscrits a le plus souvent été respectée, avec quelques cas de normalisation pour faciliter la lecture, notamment lors d'alternance de voyelles et pour distinguer le *v* du *u*. De manière générale, Erika Kihlman pratique un interventionnisme limité et de bon aloi qui permet de lire son édition sans trouble, tant il est vrai que les variantes rejetées en apparat sont le plus souvent de faible poids critique. De riches annexes complètent ces éditions : une édition critique de la séquence *Ad celebres rex*, une liste provisoire des manuscrits contenant des commentaires de séquences, un répertoire des séquences contenues dans les manuscrits utilisés, les erreurs communes et les variantes de trois prologues, des *indices nominum*, *rerum* et *codicum*, ainsi que des planches des manuscrits.

Devant ce travail solide, il n'y a guère de regret à formuler, mais plutôt des questions d'ordre historique : qui est à l'origine de ce genre littéraire ? Comment expliquer son éclosion au XII^e^ siècle ? Quels en étaient les publics, forcément hétérogènes étant donné la grande diversité thématique des commentaires ? Il reste donc à souhaiter que l'auteur continue à donner de nouvelles éditions de commentaires de séquences et ainsi à explorer un domaine qui enrichit de manière sensible notre compréhension des commentaires médiévaux.

Cédric Giraud.

Francesco Petrarca, *Res seniles. Libri I-IV*, a cura di Silvia Rizzo con la collaborazione di Monica Berté : Firenze, Casa Editrice Le Lettere, 2006, 348 pages.

À l'occasion du septième centenaire de la naissance de Pétrarque (2004), un comité national italien a patronné l'édition complète de toutes les œuvres latines et italiennes du grand écrivain. C'est dans cet ensemble que s'inscrit la présente édition. Elle suit de peu l'édition des Belles Lettres dans la collection des classiques de l'humanisme (premier volume, livres I-III en 2002 ; deuxième volume, livres IV-VII en 2003). Ce compte rendu esquissera une comparaison entre les deux éditions.

Dans une brève introduction limitée à dix-huit pages, S. Rizzo précise dans quelles conditions Pétrarque a été amené en 1361 (il a alors 57 ans) à entreprendre l'écriture des *Rerum senilium libri* communément appelés *Seniles (epistolae)*, recueil de lettres auquel il n'a probablement pas eu le temps de mettre la dernière main. Les phases de rédaction sont détaillées, ainsi que les caractéristiques des *Seniles* par rapport aux lettres du premier recueil, les *Familiares*. Après une présentation des destinataires et l'explication du titre, les manuscrits sont rapidement présentés, avec proposition de stemma et définition des normes d'édition et, pour finir l'introduction, une petite bibliographie de trois pages. Que ce soit pour la partie philologique ou pour la bibliographie, la présentation d'Ugo Dotti pour la collection des Belles Lettres est beaucoup plus fournie : sa description des manuscrits (y compris les 55 « extravagants ») est beaucoup plus précise et à une bibliographie générale de plus de quinze pages s'ajoute une bibliographie spécialisée de six pages. Notons toutefois que S. Rizzo mentionne trois manuscrits inconnus des éditeurs précédents, dont un manuscrit d'Oslo qu'elle est la première à prendre en compte pour l'établissement du texte ; au total, son choix de manuscrits est plus limité que celui d'Elvira Nota, responsable de l'établissement du texte pour la collection des Belles Lettres, et son apparat critque, positif, se limite aux variantes d'auteur, alors que celui d'E. Nota, plus fourni, prend normalement en compte toutes les variantes. Alors qu'E. Nota donnait de l'importance à un manuscrit de Florence (Lac = L), S. Rizzo accorde un grand crédit au manuscrit de Toulouse (T).

J'ai comparé les deux éditions pour le texte des quatre premières lettres du livre I. En dehors du fait que l'édition italienne n'a pas conservé les paragraphes numérotés de l'édition française, préférant des unités plus courtes (neuf paragraphes contre sept pour la première lettre ; vingt-trois contre treize pour la seconde lettre...), j'ai relevé quatre passages significatifs. En I 1,9, l'édition italienne a raison de préférer *si memineris* avec Cb On C à *sed memineris* donné par les autres manuscrits et retenu dans l'édition française : on conserve ainsi la valeur de futur d'*indignabere* et *credes*, mieux traduits dans l'édition italienne. En I 2,16, l'édition italienne choisit à juste titre la leçon *obiit* (T Ven), qui fait antithèse avec *uiuo*, contre *abiit* (A C L N suivis par l'édition française... qui traduit « *est mort* meilleur »). En I 3,6, S. Rizzo argumente fortement en faveur de *precox* (A T) contre *precor* des autres témoins, suivis par E. Nota qui ne mentionne même pas dans l'apparat la variante *precox* ! Enfin, en I 4,4, l'édition italienne reprend la correction... tacite (*solebat*) de l'édition française dont l'apparat ne mentionne pas que les témoins donnent *soleat*.

Le travail ecdotique de S. Rizzo est donc d'une grande qualité philologique. Son apparat, bien que plus sélectif, est plus fiable que celui de l'édition française ; sa traduction se signale généralement par une assez grande précision (on notera toutefois qu'en IV 1,2, p. 262-263, *nobilitatus* a été escamoté). Mais l'édition française offre une introduction et une annotation beaucoup plus riches : cent quarante pages d'introduction et plus de quatre-vingts de notes pour les trois premiers livres, alors que l'édition italienne, dans l'esprit de la collection où elle s'insère, se contente de quelques petites annotations de bas de page. On conseillera donc au lecteur d'utiliser les deux éditions.

Jean-Louis Charlet.

Hans Grote, *Petrarca lesen* (legenda 7) : Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2006, 196 pages.

Éditeur et traducteur d'œuvres lyriques (italiennes) de Pétrarque, H. G. propose une introduction à la lecture de Pétrarque sous le double point de vue (croisé) de la littérature et de la philosophie, en donnant un aperçu de sa vie, de son œuvre et de sa pensée. Après quelques considérations sur la réception de Pétrarque (pétrarchisme lyrique, mais aussi politique, moral et philosophique : une synthèse de la pensée antique et du christianisme qui annonce l'humanisme) et un résumé de la vie du poète, ses œuvres sont présentées par genres littéraires et, au sein de chaque genre, par ordre chronologique : œuvres historiques (*De uiris illustribus*, *Rerum memorandarum libri*, *De gestis Cesaris*), épiques (l'*Africa*, mais aussi les *Triumphi*, en italien malgré leurs titres), traités (*De vita solitaria*, *De otio religioso*), dialogues (*Secretum*, *De remediis utriusque fortune*), invectives (*Invective contra medicum*, *Invectiva contra quendam... hominem...*, *De sui ipsius et multorum ignorantia*, *Invectiva contra eum qui maledixit Italie*), lettres (*Epystole metrice*, *Sine nomine*, *Itinerarium* [sous forme épistolaire], *Familiares*, *Seniles*), pièces lyriques (*Bucolicum carmen* [qu'on est surpris de voir classé dans le lyrisme !], *Psalmi penitentiales*, *Rerum vulgarium fragmenta*, titre exact du chef d'œuvre italien de Pétrarque plus connu comme *Canzionere*). Puis, sous le titre *Conceptions philosophiques* sont regroupées quatre études : *Fortuna* et *Virtus* ; *Imitatio*, allégorie et allégorèse (l'esthétique littéraire de Pétrarque) ; Les temps et le temps (*translatio imperii*, *studii*, *ecclesiae*) ; et enfin *Studia humanorum* (Pétrarque précurseur des *studia humanitatis*, de l'humanisme). Les six pages de

conclusion insistent sur le lien, chez Pétrarque, entre philosophie et littérature par l'allégorie ; sa vie offre le modèle d'un intellectuel qui ne reste pas enfermé dans son cloître, mais s'ouvre au monde. Il faut donc lire Pétrarque. La bibliographie, huit pages nécessairement sélectives pour un tel auteur, privilégie (trop) fortement les ouvrages allemands et il y manque quelques noms importants, comme G. Billanovich ou F. Rico.

Globalement, l'auteur se fonde essentiellement sur U. Dotti (*Vita di Petrarca*, 1987), V. Pacca (*Petrarca*, 1998) et K. Stierle (*Francesco Petrarca*, 2003) [il aurait pu utiliser davantage les travaux de Nicholas Mann !] et n'apporte rien de nouveau. Les points en discussion ne sont abordés que superficiellement et rapidement, sans discussion critique et sans référence aux travaux des prédécesseurs (par exemple la question controversée de la composition du *Secretum* et de sa chronologie, p. 71). Bref, cet ouvrage de vulgarisation, qui n'a d'autre ambition que d'inciter à lire Pétrarque, remplit assez bien cet objectif. Mais il ne faut pas en attendre davantage.

Jean-Louis Charlet.

Michèle Gaillard (coord.), *Le souvenir des Carolingiens à Metz au Moyen Âge. Le Petit cartulaire de Saint-Arnoul* : Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, 253 pages.

Le document traditionnellement appelé « Petit Cartulaire de Saint-Arnoul » (« petit » en raison de la petite taille du manuscrit, par opposition au « grand » cartulaire du XVIII^e^ siècle) n'est pas un cartulaire *stricto sensu*, mais une compilation originale de chartes, de textes narratifs (historiques et hagiographiques) et d'épitaphes. Cette œuvre — on peut appeler ainsi un recueil aussi original, que son auteur désigne d'ailleurs sous le nom de *tractatus siue relatio* — semble avoir été compilée à la fin du XIII^e^ siècle ou au début du XIV^e^ siècle ; son auteur, ou du moins son commanditaire, qui était manifestement très lié à l'abbaye Saint-Arnoul de Metz, pourrait être Guillaume de Vry, abbé de Saint-Arnoul de 1287 à 1307 (mais cela reste hypothétique). Comme le souligne le titre de cette publication, le « Petit Cartulaire » éclaire la façon dont le souvenir des Carolingiens survécut à Metz à la fin du Moyen Âge. Mais il montre aussi comment les moines de Saint-Arnoul veillèrent à l'affirmation de leur autonomie vis-à-vis de l'évêque de Metz et à leur prédominance sur les autres établissements religieux de la ville.

Il avait déjà été édité en 1875 par G. Waitz, mais celui-ci s'était fondé sur un manuscrit incomplet et défectueux. L'équipe coordonnée par M. Gaillard offre ici une édition critique fondée sur le ms. Clervaux 7, qui est peut-être l'original, et qui se trouve aussi — en raison de la perte des manuscrits messins en 1944 — être le seul témoin conservé aujourd'hui (une copie numérisée du manuscrit est d'ailleurs jointe sur CD). À juste titre, les éditeurs ont choisi de considérer ce document comme un objet « littéraire », autrement dit comme un recueil original, et non comme la simple reproduction de documents diplomatiques : il est donc édité selon les principes de l'édition critique et non ceux de l'édition diplomatique. Les sources narratives et diplomatiques sont du reste identifiées et répertoriées en fin de volume, tout comme les noms de personnes et de lieux. Le texte est accompagné d'une traduction.

L'édition comme la traduction sont excellentes. Je signale seulement quelques minuscules inadvertances : p. XXXVIII il est écrit que les mss. ont *sacra membra*, corrigé par G. Waitz en *sacramenta*, en fait c'est l'inverse (cf. p. 30) ; p. 14, c. 9 note b : emprunt au c. 71 (et non 72) du *De ortu et obitu Patrum* d'Isidore (comme

cela est bien indiqué p. XVI) ; p. 24, c. 12, l. 3-4 : les éditeurs ont probablement eu raison d'éditer *ostendens*, mais ils auraient dû signaler dans l'apparat critique que le ms. comporte la leçon *conscendens* (l'avantage d'avoir la copie du ms. sur CD est qu'on peut en vérifier le texte !) ; p. 68 : *refrigescente caritate* est un écho à *Matth.* 24, 12 (il y a bien un appel de note qui devait probablement signaler cette référence, mais la note a été oubliée) ; p. 79 n. 47 : le premier mot de la note est *decimum* et non *optimum* ; p. 88 l. 10 *Tiberim* n'est pas correct métriquement, il fallait sans doute éditer *Tibrim* (le ms. a *Tibrum*) ; p. 88 l. 17 et 36 : il n'était peut-être pas utile de corriger le texte transmis par le ms. (*teque* et *petens*), qui est défendable ; p. 112 note a : *Nemo mundus a sorde* est explicitement attribué à la Bible (*dicente scriptura*) et de fait c'est une citation de Job 14, 4 (cette variante qui correspond au texte des Septante est très probablement empruntée à un Père, mais contrairement à ce que suggère la note ce n'est pas forcément Jérôme : Ambroise et Augustin connaissent le même texte).

Jacques ELFASSI.

Silvia MARCUCCI, *La Scuola tra XIII e XV secolo. Figure esemplari di maestri*, prefazione di Luciana Bellatalla (Nuovi Saggi, 110) : Istituti editoriali e poligrafici internazionali, Pise-Rome, 2002, 176 pages.

Le petit livre de Silvia MARCUCCI a un mérite incontestable. De quatre auteurs italiens de la fin du Moyen Âge qui ont exprimé leurs idées sur l'éducation des enfants et le rôle de l'école, il donne à la fois une courte notice biographique et la traduction en italien d'extraits significatifs. Ces quatre auteurs sont successivement le maître d'école milanais Bonvesin de la Riva (v. 1250-v. 1313), dont est traduit le *De vita scolastica*, le dominicain pisan Domenico da Peccioli (v. 1320-1408), seul clerc du groupe, dont on trouvera la lettre de 1395 à quatre jeunes novices, qui offre un panorama de l'éducation chez les Prêcheurs, et le prologue du commentaire sur les lettres de Sénèque, enfin Gasparino Barzizza de Bergame (v. 1360-1431) et son fils Guiniforte Barzizza (1406-1463), qui tous les deux, au fil d'une longue carrière de pédagogues à Padoue, Pavie et Milan, successivement directeurs de *contubernia* humanistes, régents à la faculté des arts de Pavie et précepteurs de cour auprès des Visconti et des Sforza, ont laissé une abondante œuvre scolaire dont sont traduits ici, pour le premier, des extraits de ses commentaires de Sénèque et de ses discours d'apparat à la gloire de la philosophie, pour le second des extraits de la préface à son commentaire de l'*Inferno* de Dante, de ses discours et de son abrégé du *De liberis educandis* du pseudo-Plutarque. Ajoutons que le livre comporte une bonne bibliographie et un index et on comprendra que, même s'il ne donne des textes cités qu'une traduction sans l'original latin, il y a là un recueil commode qui rendra de réels services à qui s'intéresse à l'histoire, relativement méconnue, de l'éducation pré-universitaire en Italie du Nord, aussi bien dans un Trecento encore très médiéval qu'aux premiers temps de l'humanisme.

Mais là où le bât blesse, c'est dans les quatre courts chapitres introductifs (consacrés respectivement à l'école, au maître, à l'élève, aux contenus et méthodes de l'enseignement) qui précèdent l'anthologie de textes dont nous venons d'indiquer le contenu. Jugeant l'école médiévale à l'aune, passablement anachronique, d'une certaine pédagogie moderne, n'hésitant pas à reprendre quelques clichés éculés (« l'idée d'enfance n'existe pas avant le XVIII^e siècle », p. 53), l'auteur ne veut voir dans l'enseignement médiéval que la transmission répétitive d'un savoir immuable, reproduisant le système de valeurs de l'ordre établi. L'élève se voit condamné à un travail passif de mémorisation, mais l'autorité dont semble jouir le

maître ne doit pas faire illusion. Lui-même est au service et sous le contrôle des groupes dirigeants, religieux et politiques, en place. Dès lors, utilitaire, conformiste, élitiste, l'école n'évolue qu'en apparence du Moyen Âge à la Renaissance : elle passe simplement d'un idéal « théologique » de *sapientia* tournée vers Dieu et le salut, dont l'Église définissait à la fois les contenus intellectuels et les règles morales, à celui d'une sagesse politique, fondée sur l'histoire et la rhétorique, celle qui inspirera le prince et formera des agents zélés à son service. Le maître n'échappe à la tutelle de l'Église que pour passer sous celle de l'État ; même si le prince le traite honorablement, il n'est plus qu'un précepteur soucieux de répondre aux attentes des familles qui lui confient leur aristocratique progéniture.

Il est inutile d'insister davantage sur cette approche, moins fausse que caricaturalement anachronique. À dire vrai, on pourrait objecter que ce que se propose l'auteur n'est pas tant d'analyser le fonctionnement des écoles italiennes à la fin du Moyen Âge que de montrer que les « maîtres exemplaires » qu'elle présente ont été incapables d'élaborer une réflexion pédagogique autonome, se bornant à prendre acte, en quelque sorte, du rôle de légitimation et de service de l'ordre établi que tenaient les écoles de leur temps. Mais déplorer l'absence à cette époque de « lapédagogie comme science » (*la mancanza di una pedagogia intesa come scienza*, p. 99) et s'indigner que dans ces conditions l'éducation n'ait pas échappé aux contraintes religieuses et politiques de la société englobante, ne semblent pas le meilleur moyen de rendre compte de la complexité historique des institutions et des hommes que l'on étudie.

Jacques VERGER.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Teofilo FOLENGO, *Baldus II (livres VI-XV)*, édition bilingue. Texte critique et notes de Mario CHIESA. Traductions de Gérard GENOT et Paul LARIVAILLE (Bibliothèque italienne) : Paris, Les Belles Lettres, 2006, 444 pages, dont 192 doubles.

Ce second volume du fameux *Baldus*, parodie d'épopée en hexamètres latins (avec un vers hypermètre et quelques hexamètres spondaïques !) macaroniques, de Teofilo Folengo alias Merlin Coccaïe, propose le texte, la traduction et une riche annotation des livres VI à XV, l'introduction générale et les normes d'édition se trouvant dans le premier volume publié en 2004. Ce deuxième et ce troisième ensembles de cinq livres racontent les tours pendables joués par Boumian - *Cingar* (livres VI-X), puis les combats de nos héros à Mantoue et leurs aventures facétieuses en mer, avec l'épisode repris par Rabelais du troupeau de mouton précipité dans les flots (XII 154-201) et de larges développements sur l'alchimie et l'astrologie (XI-XV).

La traduction, pleine de verve et avec parfois quelques belles trouvailles, rend généralement assez bien la truculence prérabelaisienne du texte, non sans parfois l'affadir un peu (VI 118, 137, 514...) ou escamoter un mot (par exemple *mysterum* [sic !] en XI 2). Il est vrai qu'il n'est pas possible de rendre toutes les nuances d'un texte qui joue de toutes les formes de latin et de tous les dialectes du nord de l'Italie (au XVIe siècle), avec un foisonnement de créations verbales. Mais les traducteurs offrent un texte très agréable à lire, même pour un lecteur non spécialiste.

Le commentaire, ecdotique, linguistique, historique (avec les *realia*) et littéraire (sources, allusions et textes parallèles), est très riche : plus de 240 pages. On